

SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue bilingue de littérature
amérindienne



N°6

SUR LE DOS
DE LA
TORTUE

N°6

Janvier 1991

TRICKSTERS

SUR LE DOS DE LA TORTUE
Association loi 1901.

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction:
Eric Brogniet
Martine Chiffлот-Comazzi
Sabine Ferrandou
Hélène Galibardy
Jacqueline Hecht
Sonia Protti
Jean Marie Stassart
Manuel Van Thienen
Alain Vincent

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue

N°6

Janvier 1991

TRICKSTERS

p.9 EDITORIAL

NOUVELLES

p.11 Café Réserve ou
les origines du café instantané Gerald Vizenor

p.19 Seuls les Indiens certifiés peuvent jouer:
Pur produit américain Jack Forbes

p.23 Le cardinal, la neige fraîche
et un peu de bois de chauffage. Carter Revard

p.29 ILLUSTRATION

POEMES : originaux et traductions

p.30 Trickster Joy Harjo

p.32 La grande farce R.T. Smith

p.36 Un du peuple de l'herbe Alan Napier

p.38 C.B.C., chaîne nationale George Kenny

p.40 Les système solaires... Aaron Carr

p.42 Il y a deux cercles Norman H. Russell

p.44 La potière Laura Watchempino

p.46 Pétrole Linda Hogan

p.48 BIO-BIBLIOGRAPHIE

p.52 ECHOS Ira Hayes

p.54 NOTES DE LECTURE

EDITORIAL

Savez-vous à qui vous devez votre café instantanée? Vous pensez qu'il s'agit d'une victoire de la technique industrielle? Vous n'y êtes pas du tout! Sur le Dos de la Tortue, dans un souci d'information et de rétablissement de la vérité vous donne la réponse dans ce numéro. Notre cadeau de nouvelle année en quelque sorte.

Vous vous demandez, qu'est-ce qu'un véritable indien aujourd'hui? Et bien vous aurez une réponse définitive à ce problème encore dans ce numéro. Vous ne pourrez pas dire qu'on ne vous gâte pas, hein?

Vous vous demandez bien quel rapport il peut y avoir entre une belette qui s'enfuit dans la neige et le Président des Etats-Unis? Le cardinal, cet oiseau écarlate, vous donnera peut-être la réponse.

Vous croyez que ce numéro n'est pas sérieux? Peut-être que vous avez raison, peut-être pas. Peut-être est-ce de l'humour... cela dépendra beaucoup de l'humeur du moment. N'hésitez pas à relire à un autre moment de la journée ou de la nuit.

La tradition du Trickster (traduit souvent improprement par Tricheur; le Farceur ou le Joueur De Tour semblent des termes plus appropriés), de

tradition algonquienne, couvre une grande partie du Continent de la Tortue. Vous en avez déjà eu un aperçu avec le numéro 3 «Coyote». Ici, cette tradition nous apparaît dans une version plus contemporaine en ce qui concerne la forme et les contenus, sans rien perdre de sa force. Humour, cynisme, violence parfois, dérision aussi, mais toujours la vérité et cette acuité dans le propos qui atteint toujours sa cible.

Quoi que vous pensiez ou fassiez, nous savons qu'après la lecture de ce numéro, vous ne boirez plus jamais votre café instantané avec la même indifférence...

Vous en prendrez bien encore une tasse? Une seule cuillère suffit!

Manuel Van Thienen

PS: Pour le texte de Joy Harjo page 30, nous vous jurons que nous ne l'avons pas fait exprès...

CAFE RESERVE
OU
LES ORIGINES DU CAFE INSTANTANE AMERINDIEN

Gerald Vizenor

Le shaman Vrai-Mensonge, trickster* et maître de socio-acupuncture, interrompit sa conférence pour exposer aux recteurs un modeste projet de développement économique des réserves qui leur permettrait de prendre le contrôle du marché international du café.

Ceux-ci ne se montrèrent ni surpris ni contrariés par cet exposé inhabituel. Les tricksters étaient connus dans les hautes sphères de l'éducation pour exploiter ces conférences pédagogiques dans le but de révéler leurs visions extraordinaires et leurs rêves ordinaires.

Ce shaman-trickster gagna son surnom lors d'une interview télévisée: «Les vrais mensonges dans les rêves tribaux», où il insista sur le mot mensonge puis il conclut que «les histoires blanches n'étaient rien d'autre que des tas de mots» en insistant sur le mot tas. En conclusion de ces remarques ironiques, il affirma qu'«il valait mieux être connu en tant que Vrai-Mensonge qu'en tant que Tas-De-Mots».

Il dit aux recteurs présents: «les grands esprits ont donné le café aux Amérindiens et maintenant, nous avons un sujet de fierté et les meilleurs grains: cela suffit pour reprendre le marché mondial aux Entasseurs-De-Mots.» Les doyens étaient assis dans un alignement parfait, les doigts fermement posés sur leurs estomacs, comme des marmottes sur le bord de la route qui attendent un ralentissement du trafic racial pour s'en aller.

Le trickster avait été invité à cette conférence pour donner une petite bénédiction tribale et non une diatribe sur le fascisme du café. L'invitation parlait d'une réflexion sur la délimitation des missions romanesques et des surcompensations raciales.

Ce shaman des villes ne parlait aucune des langues amérindiennes, alors, il raconta quelques petites histoires, sept en tout, à propos du monde mythique dans la pensée amérindienne, où l'homme blanc est floué par ses illusions de pouvoir et de domination; ensuite, il prôna un radical retour en arrière, tant spirituel que géographique.

Vrai-Mensonge défit un petit rouleau d'écorce de bouleau. Il marmonna à la mode tribale au-dessus de l'écorce en faisant tourner son poing droit, qui contenait sept grains de café rouge sombre, autour du micro. Une bénédiction peu banale...

Le trickster consultait de temps à autre son rouleau et tout en racontant les histoires sur l'origine du café, il réduisit, un à un, au-dessus d'une tasse d'eau chaude, les sept grains de café rouge sombre en une fine poudre soluble.

Il commença à broyer le premier grain.

«Au début, il y eut le verbe, et le premier mot fut café ou plus exactement makade mashkiki waaboo («breuvage médicinal noir» dans la tradition orale anishinaabe NDT). C'était au temps de Wanabozho, l'un des premiers humains sur la terre, un supertrickster qui rêvait de différentes façons et dans différentes langues, qui parlait la langue des plantes et des animaux. Plusieurs semaines après la célèbre inondation, le premier trickster remarqua que lorsque ses frères plongeurs, la loutre, le rat musqué et le castor, mangeaient quelques baies rouges d'un arbrisseau à feuillage persistant, ils chantaient et dansaient avec tant de joie que Naanabozho inventa la solitude pour se mettre à l'abri du plaisir qu'ils partageaient. Il demanda aux animaux de lui expliquer, mais il n'existait pas encore de langage pour exprimer leur plaisir. Le trickster, un empiriste du genre, mangea quelques baies rouges et, tout en mangeant, il questionna l'arbrisseau sur le sens du plaisir. Celui-ci ne daigna tout d'abord pas répondre, mais quand Naanabozho commença à claquer des doigts, à rouler de la tête et des yeux et à tortiller ses énormes orteils dans le buisson, il lui révéla que son nom était café, ou plus exactement makade mashkiki waaboo, le tout premier mot de la création du monde».

le deuxième grain.

«Les Grands Esprits créèrent l'espèce coffea anishinaabica. La gelée, coutumière en basse altitude, broie les cerises de café (jusqu'à mon présent récit, il s'agissait d'un secret tribal). Coffea anishinaabica pousse sur les rives de l'Algoma, de la mer des Algonquins ou du Lac Supérieur. Plus tard, beaucoup plus tard, furent créées deux autres variétés coffea arabica et coffea

robusta en d'autres endroits du monde. Mais comme vous le savez, elles ne se broient pas toutes seules et sont même très sensibles au froid. Il y a deux méthodes simples de préparation des grains de coffea anishinaabica: la première et aussi la plus traditionnelle consiste à ne rien faire. Vous avez bien entendu: RIEN. Les arbrisseaux fleurissent au printemps puis les baies rouges apparaissent en été. Tard dans l'hiver, sous une pleine lune, on récolte les baies en secouant les arbrisseaux. Parfois, ils entrent en transe, s'agitent en reculant et racontent des histoires comme celle-ci. Les cerises de café sont emmagasinées dans des containers en écorce de bouleau avec une branche de cèdre fraîchement coupée. Certains traditionalistes estiment qu'on ne peut cueillir et broyer qu'un seul grain à la fois. Le fait de stocker, selon ces traditionalistes (figés et rétrogrades au point d'enfermer le passé dans le présent), attiserait des curiosités malsaines. La seconde méthode relève du sacré: il s'agit d'un rituel que partagent certaines femmes de la tribu. Les baies à vision (c'est ainsi que l'on appelle parfois les grains) sont cueillies avec des précautions toutes rituelles sur les arbrisseaux sacrés qui poussent à Michilimackinak (ou Ile de la Tortue). Plongés durant de nombreuses nuits dans de l'eau de cèdre rouge, les grains sont égouttés, resserrés dans des paniers en écorce de bouleau et suspendus dans des cèdres tout l'hiver. Au printemps, les grains sont broyés en un breuvage cérémoniel et les alcaloïdes hallucinogènes libérés par ce processus rituel font, qu'avec rien de plus que du café, on prend le printemps pour l'été».

le troisième grain.

«Vous vous posez la question: comment un grain de café aussi fantastique, pouvant être préparé de diverses façons, ne nécessitant aucune torréfaction, a-t-il pu rester secret aussi longtemps? La réponse

est simple: personne ne croit les histoires amérindiennes; nous avons des centaines de remèdes à base de plantes pour diverses maladies, mais qui nous a écoutés? Ce que les tribus ont dit à l'homme blanc lui est entré par une oreille pour ressortir par l'autre. Certains sont impressionnés par la forme mythique mais pas par son contenu! Certains croient ce que nous avons dit en ce qui concerne la terre: les rivières sont mortes, le poisson empoisonné et l'air vicié par la pollution, au point que les cafards aillent se mettre au vert. Quoi qu'il en soit, nous avons quasiment abandonné le secret à certains hommes blancs entreprenants. L'évêque Frédéric Baraga, un petit homme dont les missions historiques furent contraignantes, goûta au makade mashkiki waaboo en plusieurs occasions. On raconte qu'il buvait un mélange de cèdre et de coffea anishinaabica au lieu du vin de messe pendant les offices. A cet égard, il finit par devenir un homme tribal. Ses supérieurs ne prêtèrent pas foi à ses récits au sujet de cette poudre de café originaire des lacs des Woodlands dans le Nouveau Monde. Les notes de Baraga à propos de ses expériences avec le miskwaawaak sacré mélangé de cèdre ont d'ailleurs disparu de ses mémoires. Quelques années plus tard, trois shoguns blancs, qui avaient la main-mise sur le marché du riz sauvage, entendirent parler du coffea anishinaabica et essayèrent de secouer tous les arbrisseaux pour leur seul profit. Mais les arbrisseaux entrèrent en transe, s'agitèrent en reculant et leur parlèrent avec les voix de leurs mères blanches. Les trois exploiters se perdirent dans une tempête de neige, envoyés là par les arbrisseaux. On ne les revit jamais».

le quatrième grain.

«Le petit homme (Baraga) fit savoir à l'homme blanc que nous avons révélé le secret du coffea

anishinaabica à tout le monde. C'était pendant la guerre, la grande guerre, à l'époque où la production des variétés de café les plus répandues (arabica et robusta) a fortement diminué et où le café instantané a fait son apparition à fin d'être consommé sur-le-champ (de bataille). C'est à cette époque que nous fournîmes du café instantané à base de grains broyés; cela fut une des plus importantes aides tribales apportées à l'homme blanc pendant cette guerre sans fin. Les enfants de la tribu secouèrent les arbrisseaux et broyèrent les grains pour distribuer du café instantané aux soldats du front».

le cinquième grain.

«Vous souriez ironiquement, étonnés sans doute. Ecoutez donc ceci. Pendant la guerre, les opérateurs radio* s'exprimaient en langage tribal pour ne pas être compris des ennemis, que ce soit sur le territoire ou par-delà les mers. Pendant qu'ils gagnaient les guerres mondiales, ces opérateurs radio amérindiens établirent petit à petit un commerce au sein des unités militaires du monde entier. Maintenant vous savez pourquoi ce café était tellement apprécié sur les lignes du front».

le sixième grain.

«Après la guerre nous avons gardé notre café en poudre. Nous nous sommes rendus, avec nos Anciens et de nouvelles propositions commerciales, à la conférence internationale sur le café. C'était dans les années soixante. Mais les représentants des pays producteurs de café n'en avaient rien à secouer de nos revendications à propos d'un pourcentage du marché, malgré les efforts que nous avions faits pendant la guerre. Alors, avec un sentiment de colère infiniment amérindien, nous avons exécuté une

danse de guerre que nous avons créée à cette occasion pour notre accès aux Nations Unies. Pendant cette danse, nous avons offert des grains de café au public, une sorte de danse guerrière-pause-café tribale. Les hippies ont été impressionnés par les effets du breuvage sacré, tellement impressionnés qu'ils ont promis une vente active de notre café en poudre auprès de leurs mystérieux amis, dans les communautés de la côte».

le septième grain.

«Il est permis de penser que le café a fait l'objet de discussions politiques fondamentales, le monde entier considérant les tribus comme d'énormes réserves de café, bien plus menaçantes avec le café instantané que l'Oxford Club en Angleterre ou le Café Foy en France. La poudre de *coffea anishinaabica* est à l'origine d'une révolution internationale. Depuis que l'on nous a chassés de la conférence internationale, nous refusant une place au sein du marché international du café, nous avons récolté et stocké dans les réserves plusieurs milliards de paniers en écorce de bouleau contenant du *coffea anishinaabica*. Beaucoup de baies attendent encore d'être récoltées et prochainement, nous pourrions envisager de saturer en quelques mois les marchés mondiaux avec de la poudre de café. Cela entraînerait une désorganisation para-économique de l'approvisionnement en café. Et maintenant, me demanderez-vous, pouvons-nous enlever ces marchés? Tout a commencé avec les hippies qui, que vous le croyez ou non, partageaient certaines de nos valeurs économiques tribales et qui introduisirent de nouveaux modes de distribution. Vers la fin des années soixante, tout comme les opérateurs radio pendant la guerre, les hippies se sont exprimés dans un patois particulier et ont commencé à vendre nos grains aux libéraux romantiques, partout dans le monde. Les Européens

sont devenus nos meilleurs clients de café instantané secret. Le Karl May Red Roast, par exemple, est coupé et revendu aux touristes pour plus de mille fois sa valeur originale sur l'arbrisseau gelé. En voici. Vous broyez, une fois par jour, sept cerises de coffea anishinaabica dans de l'eau chaude et vous buvez en regardant les arbres. Vos illusions de progrès et de domination par la force s'évanouiront et vous éprouverez un nouveau sentiment d'acceptation pour le monde qui vous entoure».

Le shaman Vrai-Mensonge acheva de broyer son dernier grain et annonça une pause-café cérémonielle, le temps de siroter son infusion de cèdre et de s'agiter en reculant à travers l'auditoire en présentant son chapeau.

Les recteurs présents à la conférence académique furent tellement enchantés de cette divertissante bénédiction qu'ils décidèrent de conférer au trickster le titre de docteur honoris causa du collège de son choix.

Le trickster leur retourna la politesse en nommant tous les recteurs présents tricksters honoraires-membres de la réserve de la ville de leur choix.

Traduit de l'anglais par Sonia Protti.

*trickster: joueur de tours, bouffon, farceur, tricheur, escroc.

*opérateurs radio: code talkers - les opérateurs radio envoyaient habituellement des messages codés en langue navajo.

SEULS LES INDIENS CERTIFIES PEUVENT JOUER:

PUR PRODUIT AMERICAIN

Jack Forbes

On était au deuxième jour du tournoi de basket réservé aux Indiens. L'excitation était à son comble car beaucoup d'équipes étaient excellentes ou au moins habitées par l'avidité et la rage de vaincre. Un nombre considérable de gens étaient venus voir, la plupart indiens. Beaucoup étaient des parents ou des amis des joueurs. On pariait de l'argent et la tension était très forte.

Une équipe de la Maison Inter-Tribale de Tucson était en place pour jouer contre celle de la région des Grands Lacs. La plupart des joueurs de Tucson avaient la peau très sombre et de longs cheveux noirs. Plusieurs avaient des barbiches ou des moustaches et un des supporters des Grands Lacs fit courir le bruit qu'en fait c'étaient des Chicanos. C'était un sujet inépuisable depuis que la Ligue des Sports indiens avait une règle énonçant que tous les joueurs devaient avoir au moins un quart de sang indien et leur numéro d'enregistrement au B.I.A. (Bureau des Affaires Indiennes) en règle pour pouvoir jouer.

C'est alors que commença une grande discussion. On soupçonnait le plus grand des Indiens à la peau sombre de l'équipe de Tucson d'être chicano, et la foule voulait l'exclure. Les joueurs des Grands Lacs refusaient de commencer la partie. Ils avaient tous leur carte du B.I.A. dans un étui de plastique. Cela prouvait qu'ils étaient de vrais Indiens, même pour le gars aux cheveux blonds. Il n'avait visiblement pas plus d'un seizième de sang indien, mais le B.I.A. avait transformé sa tribu de façon tellement légale qu'il en avait officiellement un quart. Pas de problème donc, pour l'équipe des Grands Lacs. Ils étaient tous des Indiens établis sur une terre, reconnus par le gouvernement fédéral, bien que vivants dans une grande ville du middle west. D'ailleurs ils avaient leur carte pour le prouver.

Quoi qu'il en soit le grand et sombre Indien de Tucson se trouva être un Papago. Il n'avait pas de carte du B.I.A. mais il savait parler Papago, aussi ils le laissèrent tranquille pour se tourner vers un joueur maigre, un gars à l'allure vraiment indienne qui avait une grande barbiche et paraissait avoir l'accent espagnol. Ils demandèrent à voir sa carte. Et bien, il n'en avait pas l'ombre d'une. Il dit qu'il était un Indien Tarahumara pure race et qu'il pouvait parler sa langue. Aucun des Indiens des Grands Lacs ne pouvait parler sa langue aussi ils dirent que cela ne constituait pas une preuve, qu'il n'avait qu'à leur présenter son numéro d'enregistrement au B.I.A.

Cela l'énerva considérablement. Il dit que son père et son oncle avaient été tués par les Blancs au Mexique et qu'il ne s'attendait pas à être discriminé par d'autres Indiens.

Mais rien n'y fit. Quelqu'un chercha à savoir s'il avait une réserve et si sa tribu était

reconnue. Il répondit que son peuple vivait très haut dans les montagnes, qu'il résistait encore aux Mexicains, et que le gouvernement essayait de leur voler leurs terres.

«Dans quel Etat vit ton peuple», demandèrent-ils. Quand il répondit que son peuple était libre, hors du contrôle d'un quelconque pays, ils répondirent en le bourrant de coups de poings. «Tu n'es pas un Indien homologué. Tous les Indiens homologués sont maintenant sous la loi de l'homme blanc. Nous avons tous un numéro qui nous a été attribué et qui prouve que nous sommes reconnus».

On arrivait au terme de cette discussion lorsque quelqu'un cria que «les Tarahumaras n'existent pas. Ils ne figurent pas dans le dictionnaire du B.I.A.». Un autre supporter hurla: «C'est un Mexicain. Il ne peut pas jouer. Ce tournoi est réservé aux Indiens». Les officiels du tournoi furent pris d'assaut. L'un d'entre eux siffla et on fit une annonce. «L'équipe de Tucson est disqualifiée. Un joueur est Yaqui, l'autre Tarahumara, le reste Papago. Aucun d'entre eux n'a sa carte d'enregistrement au B.I.A. Ils ne sont pas Indiens pour la loi du gouvernement des Etats-Unis. L'équipe des Grands Lacs est déclarée vainqueur par forfait».

Un formidable rugissement d'applaudissements monta des tribunes. Un fonctionnaire du B.I.A. écrasa une larme et dit à son compagnon: «Que Dieu bénisse l'Amérique. Je pense que nous avons gagné.»

Traduit de l'anglais par Manuel Van Thienen.

LE CARDINAL, LA NEIGE FRAICHE,
ET UN PEU DE BOIS DE CHAUFFAGE

Carter Revard

Un jour, alors que je faisais du bois de chauffage en descendant Buck Creek, j'eus une longue conversation avec un cardinal* qui hivernait là. Bien sûr que je ne comprends pas le langage estival des cardinaux, celui que vous entendez quand revient la verdure. Il n'est pas fait pour nous mais pour eux et tout ce que je peux en comprendre c'est qu'il a à voir avec l'amour et la guerre. Je suis resté immobile et j'ai écouté, regardant en l'air à travers les fleurs blanches des robiniers qui se découpaient sur le ciel bleu. Dans les parfums et les verts éclatants, un éclair rouge chantait là, mais ce n'était qu'un chant d'oiseau. Il en cachait le sens comme son nid quelque part à l'écart d'où il chantait. En tout cas, le trouver l'aurait probablement tué.

Mais en hiver, quand la première neige est tombée, que les branches enneigées strient le ciel, que les éclairs cramoisis tombent d'un bosquet d'érythrines flamboyants où d'un églantier, si vous êtes assis silencieusement près de lui, parfois il vous parlera

et son langage hivernal est comme la neige fraîche, je peux le lire pendant un moment, avant qu'il ne soit traversé par les choses humaines qui sortent de moi et marchent partout comme si elles étaient chez elles.

Tôt ce matin-là, en descendant Buck Creek, je le vis, perché sur un immense orme d'Amérique puis il quitta mon champ de vision en fondant sur un buisson de houx, se faufila dans une touffe de vigne vierge accrochée aux branches de l'orme qui balançait légèrement lorsque le vent soufflait sur la cime. La forêt était presque silencieuse, et le vent ne descendait ni jusqu'aux buissons de mûres ni jusqu'aux broussailles que pour poser un doigt derrière mon cou ou encore pour faire murmurer les herbes sèches derrière moi. Les trois centimètres de neige fraîche étaient tombés après minuit et dans la lumière matinale, des rais d'ombre la traversaient. Je brossai la neige d'une souche pour m'y asseoir et vis près de celle-ci la trace d'une belette. La neige me dit où elle avait bondi sur un lapin et où le lapin avait sauté, obliqué et fui. La belette l'avait poursuivi un court instant puis s'était arrêtée et assise, s'était retournée et avait plongé dans un gros tas de broussailles abandonné par des bûcherons contre un fouillis de ronces. C'est pendant que je lisais ces traces du passé que le cardinal chanta.

«La belette n'est pas là. Elle est en bas de la rivière. Elle a trouvé une couvée de colin de Virginie et en a tué deux», dit le cardinal.

Quand je regardai dans la direction où il chantait, je le vis sur le plus haut sarment d'une grande vigne. Je savais qu'il me parlait, répondant à mes pensées. Il me regardait d'un oeil puis de

l'autre. Je lui répondis à voix haute sans réfléchir. «Je pense que les belettes doivent vivre», dis-je. Dès que j'eus parlé, l'endroit devint complètement silencieux. Je pensai que c'était parce qu'il n'y avait pas de bruit, mais lorsque je parlais le temps cessait de respirer pendant un ou deux battements de coeur et je me demandais si je ne délirais pas. Il semblait que les sons, reconnaissables mais différents, résonnaient comme dans de l'eau.

«Tu ne dois pas parler», dit le cardinal. «La neige est en toi et je ne vois pas ce que tu dis quand tu marches dessus. Quand tu parles à voix haute, le son piétine partout autour et toutes les significations familières et amicales se cachent, et les autres commencent à renifler».

Je le regardais se balancer avec aisance, à dix mètres du sol, sur la vigne grimpante, dans le grand orme dépouillé couvert de duvet de neige sur quelques branches. Dans le ciel bleu la trace d'un «jet» se dessinait, fine et rectiligne, venant de nulle part, moutonnant comme les écailles d'un serpent invisible.

«C'est l'avion du Président», dit le cardinal. «Il y a une équipe complète de journalistes là-haut, mais il est dans les appartements privés de l'avion à discuter pour savoir comment conserver le flou sur le scandale, pendant que chaque journaliste qui est là-haut essaye de voir ce que l'autre va écrire sur la suite des événements».

Je regardais le masque noir du cardinal quand une plaque de neige, délogée par le vent tomba en éclats de cristal. Une seconde il me regarda, le bec ouvert, et je vis un vieux visage auréolé de diamants.

«Le Président regarde par le hublot», dit-il. «Il voit un paysage enneigé sans âme qui vive. Nous savons qu'il est là-haut, il ne sait pas que nous sommes ici. C'est ça le pouvoir. Tout à l'heure, il était une belette se balançant dans le vent sur une haute branche, rendue furieuse par l'écureuil qui avait sauté sur un autre arbre. Maintenant il a le ventre plein, les yeux clos, et il est au chaud, en sécurité. Son nid de titane a des parties translucides pour qu'il puisse voir au travers. Un vol de cygnes pourrait l'abattre, mais nous ne le ferons pas. «Ne rien faire est un moindre mal.»

«Je dois rêver», dis-je.

«Pourquoi? Que crois tu que soit un rêve?»

«Une chose produite par l'esprit quand il dort.»

«Que peut faire l'esprit quand il est éveillé?»

«Il ne fait rien.»

«Qu'est qui te fait croire ça?»

«Parce que d'autres personnes peuvent voir et entendre la même chose que moi au même moment.»

«Alors tu crois que je ne suis pas un oiseau rouge, que je suis un autre, que je suis toi?»

«J'ai dû t'inventer d'une manière ou d'une autre.»

«Et le Président, et la belette qui n'est plus là mais a laissé des traces, tu les as inventés. Tu as inventé la neige. Ma voix, tu l'as inventée. Je ne t'ai rien dit alors.»

«C'est ça.»

«Et quelqu'un t'a inventé comme moi.»

«Bien sûr. Mais il n'y a qu'une seule personne qui a fait tout cela. Lui, et tous ceux qui lisent ces mots, ils m'ont inventé, beaucoup comme moi mais différents, en accord avec leur esprit. Ils m'ont inventé, ils me regardent, ils m'entendent. La neige est dans leur esprit. Ces mots sont des traces dans la neige.»

«Oui», dit le cardinal. «Tu sais que cette neige fraîche est un ordinateur merveilleux. Tu peux y retrouver l'histoire de tous les êtres vivants qui s'y sont déplacés. L'eau oublie, la neige se souvient. As-tu une idée du nombre de neiges différentes qui existent? La multitude des fleurs blanches d'avril et de mai s'en souvient. Elles enregistrent ce que font les abeilles et les arbres s'en souviennent en août et tu savoures ce goût dans les abricots, les pommes et les prunes. Je peux retrouver les variations infimes de l'air de juin et les restituer sous la forme de chants en décembre. Tu peux retrouver dans les pierres les lettres de Babylone. Le Groenland se souvient, à 3000m sous sa glace, les volcans de Java, les lucioles dans l'espace se souviennent 100000 ans en arrière.»

Il y eut un éclair d'ailes immenses qui firent un écart, et un éventail de plumes qui grossit autour du tronc de l'orme jusqu'à l'oiseau cramoisî perché sur la vigne; un bec crochu ouvert, des serres tendues. L'oiseau rouge se précipita vers moi, l'épervier à ses trousses. J'entendis une voix dure et féroce me demander de m'enlever de son chemin, mais je me redressai au moment précis où le cardinal esquiva en virant pour se placer dans mon dos. Alors

les serres agrippèrent brusquement ma casquette qui tomba à terre. La rafale était passée. Quand je me retournai, je vis l'éclair rouge éclatant dans le houx et l'épervier de Cooper tendu et dardant son regard acéré au travers des profondeurs des bois sombres, puis il continua sa chasse vers Buck Creek.

«Ah, la vache!», dit la voix faiblement, «ces politiciens ne sont pas aussi bêtes que je le croyais.» Puis elle se tut.

Je repris ma route vers le bois que nous avions fendu, mis à séché en stère la semaine précédente en attendant de venir le chercher avec la camionnette. Je pensais que le bois coupé se souvenait des années de soleil et les laissait s'échapper en craquements, en lumière soupirante et dans la tiédeur des cendres. J'écouterai, pensais-je, ce que disent les braises. Ce que les mots libèrent, je le donne à ceux qui lisent. Certains d'entre eux vivaient là il y a 10000 ans, d'autres n'ont encore jamais vécu. A travers les pages enneigées, les mots noirs bondissent et se balancent. Un oiseau rouge chante en eux. Quelle année, Quelle année? chante-t-il. Celle-ci, celle-ci, celle-ci répondent les mots.

Fleurissez, fleurissez, fleurissez, chante-t-il. Et ils fleurissent.

Traduit de l'anglais par Manuel Van Thienen.

*Cardinal: passereau d'Amérique au plumage rouge écarlate.



«Cerises et fleurs de Coffea Anishinaabica»
Document exceptionnel communiqué par le Shaman Vrai-Mensonge.

Joy Harjo

Trickster

Crow, in the new snow.
You caw, caw
like crazy.

Laugh.
Because you know I am a fool
too, like you
skimming over the thin ice
to the war going on
all over the world.

Joy Harjo

Trickster

Corbeau, dans la neige fraîche.

Tu croasses, croasses

comme un fou.

Rire.

Parce que tu sais que je suis folle

comme toi

glissant sur la glace fragile

vers la guerre qui avance

partout dans le monde.

R. T. Smith

The long joke

The Plains Indians had a game
in which one tribe imitated another,
mimed their dress, medicine bags,
parfleche and paint. A stranger
coming into camp might mistake
Crow for Cheyenne, Paiute for Sioux,
and never know he had been fooled.
In the Winter of the White Buffalo
a Dakota brave entered a hunting camp
on the Lower Rosebud, convinced
he was meeting friendly Oglala.
Three days he stayed, took pemmican
and slept in one clan's lodge,
warmed his heart by their fire and tales.
When he left, gifts changed hands -
a steel-headed axe, a wampum band,
plumes from a blue bird with no name.
A year later the brave discovered
he had stayed with his sworn enemy,
the nomad Arapaho. He believed he could
hear the grass laughing. In rage he
searched the Black Hills, called
on every Manitou he knew for revenge.
But the Long Joke tribe was gone,
vanished into the river, risen
into clouds or dissolved in pollen.
In dust he tore his hair and swore
to live alone forever, so great
a fool did he feel. But what he
suffered seems to miss the point.

La grande farce

Les Indiens des Plaines avaient un jeu
dans lequel une tribu imitait une autre,
se déguisant avec ses vêtements, sacs-médecine,
pare-flèches et peintures. Un étranger
entrant dans le camp pouvait prendre
des Crows pour des Cheyennes, des Paiutes pour des Sioux,
et ne jamais savoir qu'il avait été berné.
Durant l'hiver du Bison Blanc,
un guerrier Dakota pénétra dans un camp de chasse
sur la Basse Rosebud, convaincu
qu'il était accueilli par des frères Oglalas.
Il resta trois jours, mangea le pemican
et dormit dans une cabane de clan,
réchauffa son coeur à leur feu et à leurs récits.
Quand il partit, des cadeaux furent échangés:
un casse-tête en acier, un wampum
des plumes d'un oiseau bleu sans nom.
Un an plus tard le guerrier
qu'il avait séjourné chez ses ennemis jurés,
les nomades Arapahos. Il crut entendre
l'herbe s'esclaffer. En fureur, il fouilla
les Black Hills, dit
à tous les Dieux qu'il aurait sa vengeance.
Mais la tribu de la Grande Farce était partie,
évanouie dans la rivière, envolée
dans les nuages ou dissoute dans les pollens.
Il s'arracha les cheveux, les jeta dans la poussière
et jura de vivre seul définitivement, pour
avoir été aussi idiot. Mais ce qu'il souffrit
ne semble pas avoir servi de leçon.

The false band became a legend, lost
in Canada's snow. They played the Long
Joke for fifteen years, forgot the sound
of their native tongue and dream,
became their own final victims.

And so it seems some sadness cannot die.
Today when you look around, the old
Long Joke is being played by every
surviving tribe, dancing to no music,
following the bird with no name.

La fausse bande devint une légende, perdue
dans les neiges du Canada. Ils jouèrent
la Grande Farce pendant quinze ans, oublièrent
les sons de leur propre langue et leurs rêves,
devinrent finalement leurs propres victimes.

Ainsi, il semble que certaines nostalgies ne peuvent mourir
Aujourd'hui quand vous regardez autour de vous, la vieille
Grande Farce est toujours jouée par toutes
les tribus survivantes, qui ne dansent sur aucune musique
et suivent l'oiseau sans nom.

Alan Napier

One of the Grass-People

Don't know what tribe
He spoke of broomcorn
and sorghums "sour-gums"
Said the grasslands bloomed
when the buffalo were in harvest

The legends of the spirits
weren't sticking around any longer
scattering going out
swirling like dust over shit
a definite substance
closing upon the Red

They had become tribes
of wind he said
their heads and souls
buried in wind
going off nowhere coast
to coast in jets and Cadillacs
or like him dragging their boots
across the asphalt
highways railways airlines
carving the roast of State
into "too many destinations"
And him fishtailing
through winter slush
on the back of a beat-up Honda
following county fairs into spring
wearing the soles of his roots thin
wearing his soul thin
and the wind that moves
the tribes too
Their spirits in blue exhaust
swirling from his sputtering tailpipe
out of the ozone.

Un du peuple de l'herbe

Sais-tu quelle tribu
parlait de genêt à balais
et de sorgho «sure-gomme»
disaient les prairies naissantes
quand le bison était dans les herbages.

Les légendes des esprits
n'attendirent pas plus longtemps
s'éparpillèrent se dispersèrent
tourbillonnantes comme poussière sur la merde
une substance bien définie
proche du Rouge

Elles devinrent des tribus
de vent, dit-il
leurs esprits et leurs âmes
enfouies dans le vent
allant nulle part d'une côte
à l'autre en jet et Cadillac
ou comme lui traînant ses bottes
sur l'asphalte
les routes les chemins de fer les lignes aériennes
implantant la main-mise des Etats
dans «trop de destinations»
et lui faisant des queues de poisson
dans la neige boueuse
sur le dos d'une Honda déglinguée
suivant les foires de village du printemps
avec les semelles usées de ses bottes
avec son âme usée
et le vent qui agite
aussi les tribus
Leurs esprits dans la fumée bleutée qui tourbillonne
de son pot d'échappement
vers l'ozone.

George Kenny

C. B. C., THE NATIONAL

In Johannesburg, civil unrest
is the special
in the menu of people's lives.

In Belfast, civil liberty
to murder
is the schedule of Christians.

In Kenora, civil freedom
for drunkenness
seems the cross of the Ojibway.

George Kenny

C. B. C., chaîne nationale

A Johannesburg, l'agitation
est le plat inscrit
au menu de chaque jour

A Belfast, la liberté
d'assassiner
est la règle des chrétiens.

A Kenora, le droit
de se soûler
semble être la croix des Ojibway.

(C.B.C.: Canadian Broadcasting Corporation)

Aaron Carr

Solar systems
Pace their lonely orbit
Around the galaxy. The universe
Can end or go on for
Eternity.

Unknown objects,
From worlds light years away,
Over our heads - watching us.

Aaron Carr

Les systèmes solaires
Tracent calmement leur orbite solitaire
Autour de la galaxie. L'univers
Peut s'achever ou continuer
Eternellement.

Des objets inconnus,
Venus de mondes situés à des années lumières d'ici,
Au-dessus de nos têtes, nous regardent.

Norman H. Russell

Two circles

There are two circles
the men make a circle in the center
around the large fire
behind them the women make a circle
in the cold shadows

the men speak much wisdom
they make all the laws
they make all the decisions
then they look behind them to the women

if the women shake their heads
the men must begin again.

Norman H. Russell

Il y a deux cercles

les hommes forment un cercle au centre
autour du grand feu
derrière eux les femmes forment un cercle
dans les ombres froides

les hommes parlent très bas
ils font toutes les lois
ils prennent toutes les décisions
puis ils regardent les femmes derrière eux

si les femmes acquiescent
les hommes peuvent continuer.

Laura Watchempino

Pottery maker

I watch over her shoulder as she paints her designs
 Lines so smooth and flowing
So close I can feel the rhythm of her breathing
 As she calmly fills the spaces with color
Even the flies do not disturb her.

Laura Watchempino

La potière

Je regarde penchée sur son épaule alors
qu'elle peint
des lignes souples et mouvantes
Si près d'elle que je sens le rythme de sa
respiration
tandis qu'elle emplit calmement de
couleurs les espaces
Même les mouches ne la dérangent pas.

Linda Hogan

Oil

Men smile like they know everything
but walking in slant heel boots
their butts show they are tense.
Dark shirts.
Blue fire
puts on the sun. Rock bits
are clenched metal fists.

The earth is wounded
and bleeds.
Pray to Jesus.

An explosion could knock us all
to our knees

while the bosses stretch out,
white ridge of backbone
in the sun.

We're full of bread and gas,
getting fat on the outside
while inside we grow thin.

The earth is wounded
and will not heal.

Night comes down like a blackbird
with blue flame that never sleeps
and spreads its wings around us.

Linda Hogan

Pétrole

Des hommes sourient comme s'ils savaient
mais les talons de leurs bottes sont éculés
et leurs dos trahissent leur tension.
Chemises sombres.
Une flamme bleue
aveugle le soleil. Les trépan
sont des poings de métal, serrés.

La terre est blessée
et saigne.
Priez Jésus.

Une explosion peut tous nous précipiter
à genoux

lorsque les tubes de forage s'étirent
blanches épines dorsales
dans le soleil.

Nous sommes comblés de pain et de gaz
nous enflons en apparence
et nous desséchons à l'intérieur.

La terre est blessée
et ne guérira pas.

La nuit tombe telle un corbeau
avec d'incessantes flammes bleues
et nous couvre de ses ailes.

Textes traduits de l'anglais par Manuel Van Thienen.

BIBLIOGRAPHIE

Les livres mentionnés dans cette rubrique sont ceux ayant servi de base pour l'élaboration du numéro. Ils sont disponibles directement chez :

The Greenfield Review Press : 2 Middle Grove Road.
Greenfield Center N.Y. 12833 USA. Recommandez-vous de la revue !

ajoutez 2.50\$ de port au prix des ouvrages (par 1 à 2 livres). Paiement par mandat international accompagné d'une lettre de commande. (Délai de 1 à 2 mois pour la livraison). Catalogue de The Greenfield Review (Native American Authors Distribution Project) disponible à la revue contre 3 timbres à 2,30F.

On peut aussi les commander à la Librairie Marrimpouey, 2 place de la Libération 64000 PAU (Ecrire à la librairie qui vous communiquera son catalogue).

Songs from this Earth on Turtle's Back. 50 Contemporary American Indian Poets, edited by Joseph Bruchac. 10\$

The Remembered Earth. contemporary Native American literature. Ed. Geary Hobson. University of New Mexico Press 1979. Réimprimé en 1980 et 1987. 12\$

Earth Power Coming Short Fiction in Native American literature edited by Simon Ortiz. Navajo Community College Press. 10\$

Caliban Review 4 (1988).

Oklahoma Indian Markings Nimrod review Volume 32, N°2 spring/summer 1989.

Disponibles directement au siège de Sur le Dos de la Tortue:

Anthologie de la poésie amérindienne contemporaine
Poésie Rencontres N°25 (50F+10F de port).

En cas de danger briser la glace Des poètes contre l'apartheid. Edité par le comité de soutien du Rhône. (50F+10F de port).

BIOGRAPHIE

Aaron Carr est Navajo/Laguna Pueblo. Il est né en 1963. Poète et nouvelliste. Il est publié dans plusieurs revues dont *Sun Tracks* et *Planet quarterly*. Il est aussi comédien, cinéaste et musicien. Il a fait ses études à *Truman High School* d'Albuquerque.

Jack D. Forbes est né en Californie mais il écrit que son héritage est la "longue piste des indiens depuis la côte Est, repoussés petit à petit jusqu'à l'ouest". Ses attaches tribales sont Renape, Lenape et Saponi. Il écrit sa première nouvelle à dix-huit ans, mais découragé par les remarques d'un professeur de lycée, n'écrivit plus jusqu'à quarante cinq ans. Aujourd'hui il rattrape le temps perdu.

Linda Hogan de la Nation Chikasaw, est poète, nouvelliste et essayiste. Elle a publié quatre recueils de poésie (le dernier Savings est en cours de traduction par Richard Lees et fera l'objet d'une parution ultérieurement). Elle a reçu de nombreux prix et bourses pour son travail. Son récit Aunt Moon a été publié dans Best American Short Stories, 1989. (Ceci mérite d'être noté lorsque l'on sait le peu d'amérindiens reconnus comme écrivains à part entière). Linda est travailleuse bénévole à la Birds of Prey rehabilitation Foundation où elle s'occupe des hiboux, des aigles et des faucons.

George Kenny est Poète, nouvelliste, et dramaturge de la Nation Ojibway (Canada, Ontario). Sa pièce de théâtre : «October Stranger» a été primé au festival international de théâtre de Monaco en 1977 où pour la première fois, une production amérindienne représentait le Canada.

Alan Napier a reçu un prix pour une pièce de théâtre. Ses textes sont édités en revue.

Carter Revard est né en 1931 en Oklahoma. Il appartient à la Nation Osage. Poète, nouvelliste, il est professeur au department of english à la Washington University in St Louis.

Norman H. Russell est un poète Cherokee. Il est Docteur en botanique et a publié dans ce domaine treize ouvrages. Il a également à son actif quinze recueils de poésie et a été publié dans plus de quarante revues et anthologies.

R.T. Smith est Tuscarora/Ecossais/Irlandais. Né à Washington, district de Columbia. Il enseigne la littérature à l'Université Auburn en Alabama et a publié 6 recueils.

Gerald Vizenor est White Earth Chippewa. Il enseigne la littérature amérindienne à l'Université du Minnesota. Il est l'auteur de plusieurs recueils de nouvelle, d'un recueil de haïku et d'une histoire des Chippewas. Il vit à Minneapolis dans le Minnesota.

Laura Watchempino est Acoma Pueblo. Poète et journaliste née en Californie en 1954 et vivant à Albuquerque, elle a été responsable du journal *Four Directions* (UNM Kiva Indian Students Club). Elle a publié en revue.

ECHOS

Richard Lees, traducteur de l'équipe de la revue, en écho à l'illustration annotée du numéro 4 de Sur le Dos de la Tortue, «Guerres Etrangères», nous propose la traduction de la chanson que Bob Dylan écrivit sur Ira Hayes en 1973.

IRA HAYES

Oyez bonnes gens, je vais vous raconter l'histoire
D'un jeune Indien courageux, il faudra vous en souvenir
Il était de la tribu des Pimas, une bande fière et pacifique,
De la vallée Phoenix en Arizona.
L'eau étincelante avait couru dans les fossés, pendant un millier d'années,
Jusqu'au jour où l'homme blanc avait volé leurs droits à l'eau,
[et l'eau qui chantait s'était tue.
Alors le clan d'Ira avait faim et leurs fermes n'étaient que
[des mottes de mauvaises herbes,
Mais quand la guerre arriva, il se porta volontaire,
[et oublia la voracité de l'homme blanc.

Vous pouvez l'appeler ivrogne, il ne répondra plus
Cet Indien qui buvait du Whisky, ce Marine qui partit à la guerre.

Ils ont commencé à gravir la montagne Ivo Jima, 250 hommes
Et seulement 27 survivants pour redescendre de cette montagne
Et quand la bataille fut terminée et le drapeau de la gloire hissé
Un des hommes qui le brandissait, c'était Hira Hayes l'Indien.

Vous pouvez l'appeler ivrogne, il ne répondra plus
Cet Indien qui buvait du Whisky, ce Marine qui partit à la guerre.

Ira revint en héros, fêté dans tout le pays
Avec des vins d'honneur, des discours et des médailles,
[tout le monde lui serrait la main.
Mais ce n'était qu'un Indien Pima sans argent, sans terre, sans avenir,
Et chez lui, personne ne s'intéressait à ce qu'Ira avait fait
[-et quand les Indiens dansent-ils?

Vous pouvez l'appeler ivrogne, il ne répondra plus
Cet Indien qui buvait du Whisky, ce Marine qui partit à la guerre.
Vous pouvez l'appeler ivrogne, il ne répondra plus
Cet Indien qui buvait du Whisky, ce Marine qui partit à la guerre.

Ira commença à boire sérieusement, la prison fut souvent son domicile
On le laissait hisser puis ramener les couleurs,
Comme s'il jetait un os à un chien.
Il est mort ivre, un matin, à l'aube, tout seul dans le pays
[pour lequel il s'était battu,
Cinq centimètres d'eau dans un fossé isolé fut la seule tombe
[pour Ira Hayes.

Oui, appelez-le Hayes l'ivrogne, mais son pays est toujours aussi sec
Et son fantôme est étendu, assoiffé, dans le fossé où Ira est mort.

Vous pouvez l'appeler ivrogne, il ne répondra plus
Cet Indien qui buvait du Whisky, ce Marine qui partit à la guerre.

Traduit de l'anglais par Richard Lees.

NOTES DE LECTURE

Joseph Epes Brown *L'Héritage Spirituel des Indiens d'Amérique*. traduction de l'américain par Alix de Montal. Editions Le Mail (Juin 1990. 100F) est un ouvrage d'un grand intérêt pour mieux comprendre la spiritualité amérindienne. Il s'agit d'un recueil de quelques uns des cours donnés par celui qui recueillit les paroles de Hehaka Sapa (Les Rites Secrets des Indiens Sioux même éditeur). La thèse principale du livre est la reconnaissance de la spiritualité amérindienne en tant qu'une des grandes religions du monde. Au sommaire: Les religions vivantes des Indiens d'Amérique du Nord/ L'héritage spirituel/ Les racines du renouveau/ La persistance des valeurs essentielles/ La contemplation à travers l'action/ L'immédiateté du message mythologique/ La Danse du Soleil: sacrifice, renouveau, identité/ La question du «mysticisme»/ Le temps et son déroulement/ Etre un homme.

L'indien et la louve de Robert F. Leslie édité d'abord aux Editions Stock/Nature en 1978 et réédité en 1985 par l'Ecole des Loisirs (Le stock de livre de l'Ecole des Loisirs ayant brûlé l'été dernier, le livre risque d'être indisponible. Demandez aux libraires, cherchez en bibliothèque...) C'est un livre qu'on ne se lasse pas de relire tant est belle

l'histoire véridique de la lutte de cet étudiant shimshian contre les chasseurs qui veulent la peau de la louve, et l'amitié, empreinte de respect de l'autre et de la nature qui naît entre l'homme et la louve, Nàhani chef de meute dans le décor grandiose de l'Ouest Canadien. Si l'envie vous prenait d'aller rejoindre la louve, sachez que les coordonnées géographiques données dans le livre sont fausses afin de protéger le territoire et la bande de loup qui y vit encore.

La dernière livraison des romans policier de Tony Hillerman, «l'ami privilégié du peuple navajo», est arrivée: Dieu qui parle. Collection Rivages/Thriller et La voie de l'ennemi (n°98). Collection Rivages/noir. Plaisir...

Pour ceux qui ne veulent plus regarder les western sans savoir, qui veulent comprendre -entre autres- comment la politique influe sur les scénarios nous vous rappelons l'existence de l'excellent ouvrage de G.H. Morin: Le cercle brisé aux Editions Payot.

Le livre de Georges Sioui, (voir note de lecture dans le numéro 3) Pour une autohistoire amérindienne: essai sur les fondements d'une morale sociale (Editions des presses de l'université Laval) est disponible au prix de 162FF par l'intermédiaire de votre libraire qui devra le commander aux éditions ESKA à Paris. Délai d'un bon mois... Un numéro de la revue sera consacré prochainement au travail d'historien (il termine son doctorat en histoire amérindienne avec une thèse sur la civilisation huronne-wendat), de poète et de dramaturge de l'auteur.

La revue ne vit que par ses abonnés. Elle a besoin de votre soutien actif pour pouvoir continuer. N'hésitez pas à faire de nouveaux abonnements.

Adhésion (facultatif): 30FF

FRANCE ET C.E.E.	: 100FF
SOUTIEN (<i>bienvenu</i>)	: 150FF
ETRANGER (sauf C.E.E)	: 200FF
BIENFAITEUR	: 400FF
Vente au numéro (+ frais 10FF)	: 30FF

NOM :.....
Prénom :.....
Adresse :.....
.....

France : règlement par chèque
ou virement au compte n°004095010200
Caisse d'Epargne Ecureuil B.P.3276.
F69404 LYON CEDEX 03 France

Etranger : Mandat international à Sur le dos de la tortue 30 av. Leclerc
69140 RILLIEUX

Belgique : virement au compte n°063-1384486-40 c/o J.M. STASSART Crédit
Communal Ronheville, 11. B5270 MARCHIN-Belgique.
à l'ordre de : SUR LE DOS DE LA TORTUE.

La revue est en dépôt-vente à la Librairie
Marrimpouey à PAU et à la Galerie Urubamba à
PARIS

prochain numéro : LE CONTE ET LE SACRE

Article: L'art du conte et le sacré: à propos de l'utilisation des contes amérindiens Jo Bruchac.

Contes: Poèmes de: Paula Gunn Allen - Sandie Nelson - Rokwaho - Alex Jacobs/Karoniaktatie - Peter Aroniawenrate Blue Cloud - Carter Revard - Edward Mycuc...

N° hors série: FEMME DE L'ISLE

Eléonore Tecumseh SIOUI

recueil de poèmes

Tirage limité. Parution prévue pour Février 91

abonnés soutien (150F et plus): offert

abonnés (100F): 20F+10F de port et emballage

non-abonnés: 30F+10F de port et emballage

Envoyer votre règlement à l'ordre de Sur le Dos de la Tortue en précisant n° Hors Série.

...Si la poésie d'Eléonore T. Sioui prie, dénonce, constate, se révolte, elle n'est pas pour autant un regard nostalgique vers un passé révolu, mais est résolument tournée vers un avenir où l'amérindien retrouvera la place qui lui a été volée et qui n'en est pas moins restée celle qui est sienne depuis des temps immémoriaux : celle de Gardien de la Terre-Mère...
(extrait de la préface)

N°6
Janvier 1991
TRICKSTERS

EDITORIAL

NOUVELLES

Café Réserve ou
les origines du café instantané Gerald Vizenor

Seuls les indiens certifiés peuvent jouer:
Pur produit américain Jack Forbes

Le cardinal, la neige fraîche et un peu de bois de
chauffage. Carter Revard

ILLUSTRATION

POEMES : originaux et traductions

La grande farce R.T. Smith
Trickster Joy Harjo

Un du peuple de l'herbe Alan Napier
C.B.C., chaîne nationale George Kenny
Les systèmes solaires... Aaron Carr
Il y a deux cercles Norman H. Russell
La potière Laura Watchempino
Pétrole Linda Hogan

BIO-BIBLIOGRAPHIE

ECHOS Ira Hayes

NOTES DE LECTURE